

"Grand âge" et "Poésie"¹

René Ménard²

Sans doute faut-il encore attirer l'attention sur deux textes de Saint-John Perse, publiés pendant les semaines où l'écho de l'attribution d'un prix Nobel à leur auteur emplissait la presse et les revues françaises d'une juste satisfaction nationale. Que l'on me permette de me demander si la nature de la vocation conférée à la poésie par l'allocution de Stockholm (éditée ensuite en plaquette sous le titre : *Poésie*) a été interprétée dans toutes ses conséquences, si l'altière, et d'une certaine manière, paradoxale allégresse de *Chronique* a résonné dans tous les espaces spirituels sur lesquels le poème s'étend.

Situant sa pensée dans des perspectives tout actuelles, Saint-John Perse écarte dès l'abord dans *Poésie* le conflit que d'aucuns croient pouvoir soulever entre ces frères ennemis que seraient le poète et le savant. « *C'est que la dissociation semble s'accroître entre l'œuvre poétique et l'activité d'une société soumise aux servitudes matérielles.* » Or, « *l'écart ... serait le même pour le savant sans les applications pratiques de la science... Car l'interrogation est la même qu'ils [le savant et le poète] tiennent sur un même abîme, et seuls leurs modes d'investigations diffèrent* ».

En fait ces « *deux aveugles-nés* » sont devant un « *mystère commun* ». L'un « *tâtonne* » devant, « *la nuit originelle* », « *équipé de l'outillage scientifique* » et de « *l'instrument logique* », l'autre « *assisté des seules fulgurations de l'intuition* ». Et le premier, un Einstein par exemple (encore que Saint-John Perse ne le désigne pas nommément), ne réclame-t-il pas parfois pour lui-même « *le bénéfice d'une véritable vision artistique* » ?

Saint-John Perse fait donc sienne et de façon très explicite la thèse que la poésie est un mode de connaissance. Il est important de le souligner (nombre de critiques, à qui la poésie moderne donne une mauvaise conscience permanente, et qui annexèrent allégrement le nouveau « Prix Nobel » dans l'intention à peine déguisée de l'opposer à d'autres poètes contemporains, seraient bien marris qu'on leur rappelât qu'ils ont de ce fait approuvé une opinion devant laquelle ils ont coutume de se voiler la face !). Car il n'y a évidemment pas d'autre justification que celle-là aux mutations que le poète essaie de faire subir au langage conceptuel. Les équivalences que ce dernier fournit ne concernent qu'un monde perceptible selon un système de références déjà établi. Or, s'il s'agit d'essayer de « connaître », l'objet même de l'expression poétique se situe, par définition, hors de ce système. La tentative du poète a d'ailleurs pour fin d'intégrer cet objet dans le domaine général, quelquefois même simplement de l'y rapatrier. Mais quel est cet objet ? Saint-John Perse répond qu'il relève d'une « *expansion dans l'infini moral de l'homme – cet univers* », et faisant le partage entre « *l'entreprise du savant et celle du poète* », donne à sa pensée une formulation dont j'admire la justesse :

Aussi loin que la science recule ses frontières, et sur tout l'arc étendu de ces frontières, on entendra courir encore la meute chasserresse du poète. Car si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, « le réel absolu », elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension, à cette limite

¹ [Première publication dans la revue *Critique*, n° 169, juin 1961, p. 483-491. En 1972, Saint-John Perse n'a pas mentionné cet article dans la "Bibliographie critique" de ses *Œuvres complètes* (OC, p. 1387) alors qu'il y avait mentionné l'article de M. de Diéguez paru la même année 1961 (dans *Combat*). Simple oubli, ou désir de privilégier une autre étude de R. Ménard, antérieure au Nobel (celle-ci est nommée dans OC) également parue dans *Critique* dès août 1957 ? Dans *Honneur à Saint-John Perse* (Gallimard, 1965, Jean Paulhan éd.) les deux études de M. de Diéguez et de R. Ménard avaient trouvé place (celle-ci, p. 483-491).]

² [René Ménard (1908-1980) a préfacé l'ouvrage de Mechthild Cranston, *Enfance mon amour : la rêverie vers l'enfance dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire, Saint-John Perse et René Char*, Debresse, 1970.]

extrême de complicité où le réel dans le poème semble s'informer lui-même. Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de ses correspondances, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science... Lorsque les philosophes eux-mêmes désertent le seuil métaphysique, il advient au poète de relever là le métaphysicien; et c'est la poésie alors, non la philosophie, qui se révèle la vraie « fille de l'étonnement »...

Saint-John Perse admet, pour autant, que l'esprit humain n'est pas une entité intangible et finie, qu'il est capable d'expansion. Il est à noter qu'une telle option – l'une des plus essentielles à la compréhension des recherches de la poésie moderne – indigne bon nombre d'esprits. Mais on comprend mal pourquoi ces mêmes esprits ne s'insurgent pas contre les mathématiciens qui mettent en œuvre des objets mathématiques parfaitement étrangers à toute représentation rationnelle et qui pourtant s'avèrent des moyens efficaces de sonder la réalité ! Est-ce parce que les poètes emploient les mots du langage courant ? Il faut alors répondre que la compréhension poétique n'est pas analytique et qu'un poème ne relève pas de la même grammaire qu'un texte en prose. Les mots, en poésie, ne doivent pas s'entendre isolément, mais par groupes. En fait, le langage poétique ne comprend peut-être que des sujets et des verbes, car il a pour fin d'exprimer l'Être dans son surgissement. Je prends en exemple, au hasard, une phrase de *Chronique* :

Les femmes se lèvent dans la plaine et marchent à grands pas au cuivre rouge de l'existence.

Je vois le sujet dans le groupe: « *Les femmes se lèvent dans la plaine* », et le verbe dans le groupe: « *et marchent à grands pas au cuivre rouge de l'existence* »...

Entre la simple phrase « *Des femmes marchent* », que tout le monde comprendrait, et « *Des femmes se lèvent dans la plaine et marchent à grands pas au cuivre rouge de l'existence* », il n'y a pas d'autre différence qu'une prolongation subite du vecteur de compréhension. L'esprit suit le mouvement ou ne le suit pas. Un grand poète se reconnaît moins au nombre qu'à la nature des esprits qui, de son temps, l'accompagnent. En fait, l'initiation à ses opérations mentales se répand beaucoup plus rapidement qu'on ne le dit parfois, et l'on vend aujourd'hui par dizaines de milliers d'exemplaires l'œuvre de Rimbaud...

A cette difficile question de l'intelligibilité de la poésie, Saint-John Perse n'a pas manqué de répondre dans *Poésie* :

Attachée [la poésie] à son propre destin, et libre de toute idéologie, elle se connaît égale à la vie même, qui n'a d'elle-même à justifier... L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore: celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain. Son expression toujours s'est interdit l'obscur, et cette expression n'est pas moins exigeante que celle de la science.

« *Elle se connaît égale à la vie même...* » Voilà la troisième thèse avancée, et Saint-John Perse la place même au premier rang, puisqu'il écrit: « *Mais plus que mode de connaissance, la poésie est d'abord mode de vie – et de vie intégrale.* » Il infère même de cette intégralité que la poésie est à l'origine des religions et qu'elle en est éventuellement « le relais ». Cette opinion me paraît justifiée pour ce qui est des poètes eux-mêmes. Par contre, une certaine contradiction m'a toujours paru exister entre l'esprit de religion et l'esprit de poésie. Celui-ci a toujours tendance à faire éclater, à franchir au moins les cadres de celui-là. Toute religion se fonde sur une certaine révélation, exige certains accords préalables. Or, justement, Saint-John Perse écrit de la poésie: « *... elle est puissance, et novation qui déplace les bornes. L'amour est son foyer, l'insoumission sa loi...* ». Affirmation à laquelle je souscris pleinement, et qui s'accorde, en particulier, avec cet autre témoignage: la poésie « *... s'allie, dans ses voies, la beauté, suprême alliance, mais n'en fait point sa fin ni sa seule pâture...* ». J'imagine que certains trouvent ces mots scandaleux, ceux précisément qui, vouant la poésie à la seule

beauté (toute formelle, d'ailleurs), n'admettent pas qu'elle puisse être par nature en contradiction avec la pensée religieuse ou philosophique.

D'être « égale à la vie même », et que, de ce fait, le poète tienne pour nous « *liaison avec la permanence et l'unité de l'Être* », sa « *leçon* » étant « *d'optimisme* », donne à la poésie, non le pouvoir de s'opposer à l'histoire ou de s'en abstraire, mais celui d'en dominer les « *pires bouleversements* », d'être le témoin qu'une « *même loi d'harmonie régit ... le monde entier des choses* ».

Pour Saint-John Perse, la poésie se transcende donc en une sorte de sagesse supérieure, dont le chant, en contrepoint des événements de l'Être, témoigne à la fois de la présence et de la grandeur humaines. Incorruptible, permanente, elle est le lieu de notre éveil intemporel, et celui des projections de notre essence, au-delà des péripéties du « *très long thème en cours* » que développent la vie et, eu égard aux hommes, les civilisations. Tenter de formuler ainsi la nature de la poésie témoigne d'une pensée qui a le courage de rechercher ses frontières et de les tracer. *Poésie* est donc une pièce importante à verser au grand dossier eschatologique que les poètes de ce siècle s'appliquent à réunir. Phénomène d'ailleurs extrêmement significatif que ces multiples prises de conscience, et qui prendra sans doute un très grand sens dans l'évolution dialectique de la pensée humaine. Pour les poètes, essayer d'élucider le mystère de la poésie est un devoir humain naturel, comme c'en est un pour les savants devant ceux de la matière, de la vie, de l'Univers. Même si ce devoir s'accomplit dans le tremblement de violer des domaines sacrés, la crainte d'éprouver les foudres de l'obscur. Assumer la condition poétique en son entier, c'est prendre ce risque, qui n'est peut-être, après tout, qu'un pari: celui de croire si fortement au sacré, de l'aimer si réellement, que rien n'en puisse être souffert qui entre seulement en balance avec la joie de sa révélation.

A la fin de *Poésie*, Saint-John Perse distingue entre « *l'homme temporel* » et « *l'homme intemporel* » et voit « *le vrai drame* » du siècle dans l'écart qu'on laisse croître entre eux, « *le versant* » temporel de l'homme étant violemment éclairé par les progrès de la science. Il attribue au « *poète indivis d'attester la double vocation de l'homme* » et, plaçant « *face à l'énergie nucléaire, [sa] lampe d'argile* », de concourir à « *la circulation de l'énergie spirituelle dans le monde* ». Il croit que le poète peut y réussir « *si d'argile se souvient l'homme* ». Je ne peux que me ranger à son espoir et à sa restriction. En donnant à « *argile* » son double sens, celui de terre commune, servant à faire des objets simples, essentiellement fragiles, et celui où le mot figure le corps humain. L'accession des hommes à la poésie ne peut se perpétuer que si le courage mental qu'elle exige est puisé aux sources mêmes de la vie physique, et dans la proximité du cœur avec tout ce qui dans ce monde est à la fois naturel et vulnérable. La poésie s'écarte des superbes.

Par contre, j'avoue ne pas sentir la pointe finale. « *Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps.* » Elle me semble contredire l'enthousiasme qui enflamme l'ensemble du discours, et que celui-ci se termine par un « *mot* » de dégagement quelque peu hautain m'a déçu. D'autant plus qu'une telle affirmation s'accorderait mal avec la vocation que Saint-John Perse donne au poète.

Qu'un poète « *de grand âge* » ait profité de la tribune qui lui était offerte pour adresser à l'époque de l'atome et de la recherche spatiale le message que contient *Poésie* est revigorant. En 1957, Albert Camus déjà, recevant le prix Nobel, conférait à l'écrivain et à l'artiste un rôle essentiellement actif dans la société humaine. « *L'art n'est pas à nos yeux une réjouissance solitaire.* » Mais Camus était un homme jeune, engagé, et ses discours en Suède ne pouvaient que confirmer sa vie. Saint-John Perse, poète réputé difficile et quelque peu en retrait de la scène littéraire, aurait pu, sans surprendre, prononcer des paroles plus voilées. Au contraire il fait siennes les propositions de la poésie moderne et contribue à les

informer. C'est que la poésie est demeurée pour lui animation intime. A soixante-douze ans, il écrit un beau poème: *Chronique*, et l'Académie suédoise aura couronné un poète vivant.

Face à l'éternité, les hommes, et les poètes, ne sont vraiment plus que des hommes devant la mort, n'élèvent guère que des paroles de regret, de renoncement, de crainte, d'espoir en Dieu, quelquefois de recours à leurs a:uvres sur la terre. Aucun de ces lieux communs ne vient même affleurer dans *Chronique*. Le poète est lucide, intact, libre, fier. Fier de la « *pureté de l'âme devant l'âme* ». « *La mort est au hublot, mais notre route n'est point là. Et nous voici plus haut que songe sur les coraux du Siècle – notre chant.* » Il se confond avec la poésie inexpugnable et incorruptible. Il se détache de sa figuration humaine. « *Sommes-nous, ah ! sommes-nous bien – ou fûmes-nous jamais – dans tout cela ?* » Qu'importe si « *le valet d'armes accoutré d'os que nous logeons, et qui nous sert à gages, désertera ce soir au tournant de la route* ». Car « *ceci reste à dire: nous vivons d'outre-mort, et de mort même vivrons-nous* ». La vie est la seule réalité.

« *Et la grenade de Cybèle teint encore de son sang la bouche de nos femmes.* » Rien d'autre n'est assuré. « *...grands Aînés ... vous n'avez dit le mot qui lève ni nous suive.* » Et « *Dieu se tait dans le quantième* »... « *Et Dieu l'aveugle luit dans le sel et dans la pierre noire, obsidienne ou granit. Et la roue tourne entre nos mains, comme au tambour de pierre de l'Aztèque.* »

Dans le mouvement et l'honneur du chant, tout de la terre est accepté. « *Irréprochable, ô terre, la chronique, au regard du Censeur.* » Sans doute « *... tout cela nous vint à bien, nous vint à mal* ». En tout état de cause, « *nos prises: vaines sont-elles, et nos mains libres* », et « *il est temps de brûler nos vieilles coques chargées d'algues* ». Mais que la Terre recueille aussi la louange. « *Honneur aux vasques où nous buvons !* » ... « *Grand âge, vous louez. Les femmes se lèvent dans la plaine et marchent à grands pas au cuivre rouge de l'existence.* » ... « *La voix de l'homme est sur la terre, la main de l'homme est dans la pierre et tire un aigle de sa nuit.* » La voix demeure. « *Grand âge, vous mentiez: route de braise et non de cendres ...* » « *Grand âge, nous voici. Rendez-vous pris, et de longtemps, avec cette heure de grand sens.* » ... « *Lève la tête, homme du soir. La grande rose des ans tourne à ton front serein.* »... La voix est assez puissante, malgré le « *grand âge* » et peut-être à cause de lui – car il faut donner à « *grand* » sa double acception – pour que le mystère de la destinée soit, du fond des ténèbres humaines, bravé. Pour que ne subsistent dans l'homme, et transcendant ses œuvres, qu'un espoir et une grandeur innés, une sorte de force brute, singulière et sacrée, qui le soutient jusque devant la mort et donne « *la mesure [de son] cœur* ».

L'offrande, il nuit, où la porter ? et la louange, la fier ? ... Nous élevons à bout de bras, sur le plat de nos mains, comme couvée d'ailes naissantes, ce cœur enténébré de l'homme où fut l'avidé, et fut l'ardent, et tant d'amour irrévélé...

Écoute, il nuit, dans les préaux déserts et sous les arches solitaires, parmi les ruines saintes et l'émiettement des vieilles termitières, le grand pas souverain de l'âme sans tanière, Comme aux dalles de bronze où rôderait un fauve.

Grand âge, nous voici. Prenez mesure du cœur d'homme.

Ainsi se termine *Chronique*. Une des beautés du poème est son ascension continue vers cette péroration d'une âme qui, après avoir tenu discours à elle-même, ne se tourne vers son obscure assistance de nature, d'histoire et de destin que pour prendre avec elle ses distances définitives. Au long du texte, part a été faite au sens de l'interrogation elle-même, à l'affirmation de soi, aux souvenirs de la vie, à « *tout ce grand fait terrestre* », et il ne demeure à son terme qu'un homme de *grand âge* qu'on imagine silencieux et tout à la jouissance d'une « *âme avide de son risque* ». De toute ma sympathie humaine, je trouve que cela est beau, et passe toute exégèse d'ordre littéraire. M'importe peu de relever çà et là,

et d'ailleurs beaucoup moins que dans les autres grands textes de Saint- John Perse, des manières d'auteur qui répondent peu à mon propre goût.

La question n'est pas là, elle est, à mon sens, dans le fait que *Chronique* est un « poème d'existence », où l'homme n'est plus que lui-même et dans l'humanité. Poème tout actuel, où le poète s'élance dans ses espaces mentaux sans tendre de filet métaphysique ; où, si haut qu'il s'élève, il ne cesse de demeurer terrestre. Analogue, en esprit, à ce qu'on rapporte aujourd'hui d'un « homme de l'espace » dans l'univers physique. « *La lampe d'argile du poète* » dégage une énergie comparable, dans son ordre, à celle des moteurs de fusées dans le leur.

Chronique est une illustration de *Poésie* ... Et c'est un « homme de grand âge » qui aura écrit l'une et l'autre ... Alors que les exploits de nature scientifique s'accompagnent d'un énorme appareil de préparation, mobilisent des forces généralement jeunes, emplissent le monde entier de leurs échos, infléchissent hélas, le plus souvent de façon terrifiante, les perspectives des sociétés humaines, de quoi s'agit-il ici ? Sinon d'un vieillard solitaire, de la proximité de la mort, de quelques pages qui n'atteindront, malgré la gloire du poète, qu'un public limité, et qui, pour une trop grande partie de ce dernier, passeront encore probablement pour obscures. Pourtant, il s'agit bien de la même expansion, de la même « pleine intégration de l'homme », de la même actualité pour l'espèce. « *L'âme sans tanière* », « *le fauve* » qui dit « *Dieu l'aveugle* », se confie à la seule poésie comme le « cosmonaute » aux seules énergies de la nature. Et voilà qui est peut-être d'aussi grande importance pour l'avenir que les exploits de la science moderne.

Je ne suis pas sûr du tout, ô Saint-John Perse, que la poésie, au sens où vous l'entendez, fasse que « *l'étincelle du divin [vive] à jamais dans le silex humain* ». A force d'être *prédateurs*, d'éventer les sanctuaires et de prendre acte de *l'absence de l'Hôte*, que restera-t-il de l'espérance des hommes ? Déjà les Cieux, où, pour la plupart de ceux de notre race, se trouvait naguère encore le Père et, pour presque tous les autres hommes, le lieu de la divinité, traversés aujourd'hui de projectiles humains, demeurent-ils les mêmes cieux ? Déjà les mots de la poésie, quelques illusions qu'on entretienne, ne sont pas les mêmes mots que ceux de la prière. Ils sont ceux d'une réalité seconde, qui, échappant aux lois naturelles, échappe pour autant à ce que les hommes imaginaient des lois divines. La « *Mort parée du gantelet d'ivoire* » n'est plus celle qui conduit l'âme à son jugement. Le poète d'ailleurs la nargue aussitôt: « *tu croises en vain nos sentes bosselées d'os, car notre route tend plus loin* », et il ajoute « *nous vivons d'outre-mort* ». Mais qu'est-ce que « l'outre-mort » ? Sinon la seule perpétuation de la vie, c'est-à-dire pour l'homme la résorption de ses fins personnelles dans celle de l'espèce ? Tout cela s'accorde avec le sentiment d'en avoir « *assez du doigt de craie sous l'équation sans maître* » et la déclaration que « *Dieu [est] aveugle* ». S'il y a jamais Résurrection, elle se lèvera sur « *les sentes bosselées d'os* », et les pauvres mains seront seulement gantées de terre.

Où mène « *cette route [qui] tend plus loin* » ? Cet homme de « grand âge » en a-t-il vu la direction ? Nous nous heurtons là au mystère d'une personne, et aussi à l'angoissant mystère de la poésie confrontée à la Mort. Le don royal de la poésie au « grand âge » est-il de permettre qu'il soit dominé ? Le poème de Saint-John Perse est tout d'affranchissement et même d'outrance: « *La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là ?* » C'est bien cela qui me fascine dans *Chronique*. Cette liberté souveraine, cette hauteur, ce mouvement orbital autour de toute une existence qui n'a plus de sens que par les regards que le poète veut bien jeter sur elle. Cela est beau. Cela m'exalte au nom de la poésie. Cela me fait peur en tant qu'homme aux prises avec le choix de son destin spirituel. La poésie s'ouvre-t-elle sur « *une route sans bornes* » aussi bien que nos télescopes sur l'univers ? Est-ce bien là « *mesure du cœur d'homme* » ? Et si je connais un « grand âge », la poésie viendra-t-elle encore me témoigner que Dieu est « *aveugle* » ?